

SOMMAIRE

Mondanités.
A travers la presse : L'affaire Dreyfus.
Chronique scientifique, par M. Gaston Jougla.
Extérieur : En Grèce. — La santé de M. de Bismarck.
Nominations dans la Légion d'honneur.
Feuilleton : « Par oiseau », par Mlle Marie Anne de Bovet.

L'AVENIR

DE

L'OPÉRA-COMIQUE

Le malheur s'est abattu sur l'Opéra-Comique. On a dit, ici même, la carrière de M. Carvalho, la diversité de ses tentatives et la place considérable qu'il a tenue parmi les directeurs de théâtres lyriques à Paris, durant la seconde moitié de ce siècle. Ces faits sont acquis ; je n'y reviendrai point. Mais le souvenir me revient sans cesse, depuis cette mort cruellement inattendue, d'une conversation que nous eûmes ensemble, le pauvre homme et moi, cinq semaines tout juste passées. Il était, alors, en pleine vigueur, comme inaccessible au mal.

Plusieurs projets lui tenaient au cœur pour un avenir prochain, et le désir lui était venu de m'en entretenir. Nous causâmes longtemps. C'était un après-midi de dimanche. Son dernier mot fut : « Puisque je dois avoir l'honneur d'inaugurer la nouvelle salle du boulevard, je voudrais être assez heureux pour y faire œuvre utile. Il me semble n'y avoir jamais vu plus clair. J'espère qu'il me sera donné d'aider à l'écllosion de quelque chose que je n'ai pas défini tout de suite et qui s'est préparé, qui se prépare encore et à quoi je crois désormais fermement : la comédie musicale. »

Hélas ! Carvalho se trompait : son destin ne lui réservait pas de se consacrer à la tâche entrevue. Quarante jours ne se sont pas écoulés et l'infortuné s'est endormi du sommeil sans rêve. Ma profonde pitié l'évoque à cette heure et j'entends chanter à mon oreille le grand vers désolé du poète : « Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !... » Mais les paroles méritent de survivre, au fond desquelles se cache une idée. Le langage du dernier directeur de l'Opéra-Comique était quasi testamentaire. Si son successeur veut faire « œuvre utile », et j'ajoute délibérément « œuvre d'artiste », il devra s'y référer.

L'époque est loin de nous où l'on s'écriait : « La France n'a point d'art qui lui soit propre. Elle est et sera toujours, en musique, la vassale de l'Italie... » Quatre siècles durant, on a si bien répété ces jugements absurdes que, même dans nos rangs, on avait fini par les croire fondés. Or, par degrés, en dépit de tout, des notions plus équitables se sont établies. Nos musiciens se sont affranchis des lisières italiennes et ils n'ont pas, à de rares exceptions près, adopté les lisières allemandes. Un faible savoir était en eux, à l'origine, et une conscience obscure des vrais conditions de leur art. Mieux instruits des secrets de science, la lumière a commencé à se faire en leur esprit.

Les voici, maintenant, prêtant l'oreille aux chants du peuple. L'originalité française n'est plus contestée. On rend hommage, à l'étranger, à la particularité de nos productions, d'une vivacité spéciale, d'un tour concret en leurs déductions de tout ordre. Des jeunes gens se lèvent en nombre, doués d'une sensibilité curieuse, nourris de fortes leçons, ne demandant qu'à s'éprouver en face du public. Il se peut que leur idéal, à certains égards, soit trouble encore. A coup sûr, leur sincérité est parfaitement claire et, laissez-les se produire, plus d'une belle révélation nous réjouira.

Le concert, relativement hospitalier, nous a fait entendre des pages intéressantes ; mais le concert lui-même se ferme de plus en plus. Il faut absolument qu'on mette les auteurs nouveaux en état de se manifester, soit à Paris, soit en province. C'est surtout vers la scène qu'ils tendent, en général, et le théâtre seul poussera leurs qualités à la pleine expansion. Le premier devoir d'un directeur de théâtre subventionné est donc aujourd'hui d'ouvrir largement ses portes à la jeunesse. Seulement, un devoir corrélatif s'impose à la jeunesse même : celui de bien comprendre ce qu'on attend d'elle et de ne pas écrire ses œuvres uniquement pour des bouches d'oracles.

Continuera-t-on, à l'Opéra-Comique, à jouer des drames lyriques caractérisés ? Il est probable que le fait se produira plus d'une fois encore. Cependant, j'estime que ces manifestations deviendront graduellement plus rares et cela par la force des choses, par la logique même du mouvement qui s'accomplit.

Lorsque les entrepreneurs de spectacles, présidant tour à tour aux destinées de la salle Favart et, ensuite, de la salle du Châtelet, ont élargi les données du répertoire, ce n'a pas été, assurément, par préméditation. Un courant se détermine ; tous les artistes s'y engagent. Les directeurs de théâtres ont plus de tendances à lui résister qu'à le seconder. Un moment vient où le courant les entraîne comme tout le monde. Les évolutions triomphent ainsi.

Le genre de l'opéra comique à couplets, à fredons d'ariettes et à petits ensembles s'est bien des fois transformé depuis un siècle. En fin de compte, issu de la foire, il est retourné aux gaietés foraines par la voie de l'opérette. D'autre part, le drame musical franc, passionné, nerveux et poétique, amoureux du mouvement, inclinant à la peinture d'héroïques intimités, désintéressé des pompes artificielles du vieux « grand opéra », s'est progressivement dégagé du brouillard origininaire. L'union de la mélodie dramatique, inséparable de la situation et de la parole, et de la symphonie enveloppante, ne s'est point consommée du premier coup.

A l'heure qu'il est, je ne dirai pas combien d'amateurs, mais combien de compositeurs en sont encore à comprendre les profonds principes de Wagner — ce Wagner dont les procédés les éblouissent et qui recèle, en ses chefs-d'œuvre, tant d'enseignements supérieurs à ses plus merveilleuses pratiques ! J'ai vu, tout récemment, un musicien de profession crier au paradoxe au simple rappel de cette vérité qu'un wagnériste intelligent se pénètre des règles esthétiques du maître et oublie, en écrivant, ses sujets littéraires et ses formes techniques. Cet ancien prix de Rome — Dieu me garde de le trahir autrement — ne s'était jamais aperçu que les œuvres de Wagner ne sont qu'un cas particulier d'une doctrine générale, susceptible d'applications d'une variété indéfinie !

Quoi qu'il en soit, les agrandissements de l'Opéra-Comique et la constitution de ce genre intermédiaire dont *Faust* demeure l'expression la plus célèbre, étaient, chez nous, des acheminements positifs vers une nouvelle dramaturgie musicale. Les directeurs de théâtres n'avaient pas à combattre sans rémission un mouvement plus fort que leur esthétique. Se fussent-ils tous ligés contre lui, ils ne l'eussent pas enrayé. On ne refait pas contre les goûts du présent, ce que l'ancien temps a fait selon ses goûts et ses forces. Si Grétry pouvait revivre, il ne serait pas long à reconnaître les changements survenus dans le monde et dans l'art, et les œuvres qu'il composerait seraient, à n'en pas douter, d'une portée neuve.

Cependant, je prie qu'on remarque un point essentiel. Il peut régner encore quelque obscurité, pour telle ou telle classe d'esprits, sur la nature du véritable drame lyrique et sur ce qu'il doit

être en France ; mais la question s'éclaire de jour en jour, et, demain, peut-être, après-demain à coup sûr, l'évidence apparaîtra complète. Ce progrès indéniable dans les idées aboutit à un premier résultat sur lequel on ne comptait point : il détermine, parallèlement, un élan très net vers la comédie musicale. Wagner a généreusement abordé et résolu le problème, dans une acception allemande et avec une puissance de génie colossale.

Les Parisiens, à qui la version française de M. Ernst permet d'applaudir les *Maîtres chanteurs* sans défiguration, savent, sur ce propos, à quoi s'en tenir. En Italie, Verdi a grandement honoré sa verte vieillesse en cherchant, suivant l'esprit de sa nation, l'étroite et verveuse association de la comédie et de la musique dans son *Falstaff*. Le mois dernier, un jeune musicien de Genève, extrêmement doué, M. Jaques-Dalcroze, tentait une aventure analogue sur le sujet de *Sancho* et en langue française. Son œuvre a eu du retentissement. Elle pourrait bien prendre du large. Et ce n'est qu'un commencement.

De ce que je viens de rappeler et de plusieurs autres faits typiques qui seraient ici hors de place, j'ai le droit de déduire cette constatation : le désir de la comédie musicale est dans l'air et, de plusieurs côtés, on s'essaie à le réaliser. Ce ne saurait être, ni de près, ni de loin, l'aube d'une renaissance de l'antédiluvien opéra comique. C'est bien mieux : la promesse d'une forme d'art nouvelle, logique, précise, poétique et joyeuse, franchement, cordialement humaine et la loyale contre-partie du drame héroïque.

Le malheureux Carvalho avait raison, il y a cinq semaines, en me parlant comme j'ai dit. Les comédies musicales qu'il entrevoyait sont des réalités attendues. Et s'il est un genre qu'il appartienne au nouveau directeur de l'Opéra-Comique d'encourager, c'est, évidemment, celui-là.

On n'en suppose pas, néanmoins, que je conseille l'abandon du « répertoire ». La chose fût-elle possible, elle serait niaise. Et pourquoi, d'ailleurs, priver la foule de ce qu'elle écoute avec plaisir ? Je demanderais, par contre, qu'on laissât dormir à jamais les vieilleries ensommeillées qu'aucune beauté avérée ne recommande. Il conviendrait encore, à mon avis, qu'on nous offrît comme autrefois, et plus souvent même, des ouvrages classiques difficiles à exécuter dignement dans un trop vaste cadre.

Après de la *Flûte enchantée* et du *Mariage de Figaro*, nous aurions une sincère joie à saluer, par exemple, *Freischütz*, *Euryanthe* et *Oberon*. Les noms de Méhul et de Grétry relèveraient quelquefois la banalité de l'affiche. Si l'on nous faisait connaître, un beau soir, la *Geneviève* de Schumann, nous nous en féliciterions. Quant au *Benvenuto* de Berlioz, sa mise à la scène, au cours du prochain privilège, ne peut être éludée. Son exclusion du « répertoire » est une pure honte.

A l'endroit des nouveautés, le successeur de M. Carvalho aura pour lui, avec la franche comédie musicale, les visions de fantaisie, de poésie et de joie. Un jour, une imagination capricieuse, nuancée de grâce agaçante, si l'on veut, de traits badins et satiriques ; le lendemain, une féerie, un conte bleu, un vif épisode plein de mouvement musical ; du rire, du sourire et peu de larmes.

Mais, par dessus tout, jamais de commande faite à qui que ce soit. A examiner les pièces achevées librement, je ne promets pas qu'on découvrira, chaque saison, de quoi s'émerveiller. Ce dont je suis sûr, en revanche, c'est que la commande faite aux plus habiles et aux meilleurs ne mène presque jamais qu'à la misère de l'après-.

Fourcaud

Ce qui se passe

GAULOIS-GUIDE

Aujourd'hui

Visite au musée Grévin.

LA POLITIQUE

AUX JARDIES

Le parti opportuniste, que Gambetta créa d'un mot et qui le renversa d'un geste, se réunit tous les ans aux Jardies, pour rendre un fidèle hommage à la mémoire du célèbre tribun.

C'est pour les quelques amis personnels de Gambetta qui lui survivent, l'occasion de dénombrer leurs forces toujours décroissantes, de constater, s'il y a lieu, les progrès de la doctrine et de formuler pour l'avenir les principes nouveaux qui doivent rajeunir le système.

Cette année, c'est M. Waldeck-Rousseau qui a prononcé le discours d'usage, et le talent de l'orateur, l'autorité et le talent de l'orateur donnent à ses paroles un intérêt exceptionnel.

En prononçant l'éloge funèbre du chef disparu, celui qui fut le plus brillant de ses lieutenants a exprimé un regret mélancolique :

« L'heure n'est pas encore venue, a-t-il dit, où le même homme pourrait être à la fois le chef de l'opinion et celui du pouvoir. »

Je doute pour ma part que cette heure sonne bientôt, et j'ajouterais que sous un régime républicain, il serait périlleux de confier le pouvoir à l'homme qui aurait enchaîné l'opinion à sa parole ou à sa personne.

La popularité subit la loi des marées ; elle monte, puis elle décline, et ce n'est que pendant une période relativement courte qu'elle demeure étale.

Pour diriger le gouvernement d'un grand pays, il faut des qualités que le public ne peut pas toujours connaître et qui ne se révèlent pas, le plus souvent, par ces dehors éclatants qui seuls lui permettraient de les apprécier.

Lorsque le général Boulanger s'empara, par une étonnante fortune, de l'esprit de la nation, nul, en dehors de ceux qui l'approchaient, ne savait s'il possédait les mérites spéciaux qui font les hommes d'Etat.

Il était incontestablement le « chef de l'opinion ». Eût-il été vraiment « un chef de pouvoir » ? Les disciples de Gambetta ne le pensaient évidemment pas, puisqu'ils le supprimèrent de façon quelque peu brutale, et ce précédent emprunté à leur propre histoire suffit à infirmer la théorie que M. Waldeck-Rousseau énonce, d'ailleurs, avec une certaine hésitation.

La popularité d'un seul est toujours périlleuse pour un Etat républicain.

C'est ce qu'avait compris le Parlement de 1881 lorsqu'il provoqua une crise ministérielle à l'heure précise où Gambetta s'efforçait d'introduire dans la Constitution une disposition qui lui eût permis de provoquer sur son nom une manifestation nationale. — L. DESMOULINS.

ÉCHOS DE PARIS

Suite des nominations dans la Légion d'honneur.

Continuons donc à glaner dans le joli champ écarlate quelques-unes des fleurs écloses d'hier...

Parmi les officiers, retenons au passage les noms de MM. Pognon, notre aimable confrère de l'Agence Havas ; Edmond Théry, le directeur de l'*Economiste européen*, dont la compétence pour les questions économiques est bien connue ; Goy, président du tribunal de commerce ; Louis Aucoc, le grand joaillier, et Paul Mame, l'éditeur universellement apprécié.

Relevons au hasard, parmi les nouveaux chevaliers, M. de Verneuil, le très sympathique syndic des agents de change, dont tout le monde connaît la silhouette distinguée et mâle d'officier de cavalerie, un moderne, énergique et intelligent, qui entend redonner au marché officiel une grande impulsion et rêve toujours de faire davantage pour la cause à laquelle il s'est dévoué tout